

► ont beau gigoter, ils sont littéralement prisonniers de cette fatalité qui s'appelle l'esprit de Munich.

Olivier Duhamel : Quoi qu'il en soit, il y a chez les intellectuels un étrange mécanisme qui les conduit à mélanger les chronologies, une incapacité à se situer dans le moment présent. Ceux qui avaient raté le train du pacifisme en 1914 sont montés dedans en 1940. Ce n'est pas parce qu'ils s'étaient trompés qu'il fallait devenir militariste et tortionnaire pendant la guerre d'Algérie. Aujourd'hui, parce qu'une partie de la gauche s'est fourvoyée avec l'Algérie, il faudrait jouer les colombes effarouchées face au Golfe ? Toujours une guerre de retard, en somme.

Edgar Morin : C'est curieux, vous êtes dans la morale depuis le début. Remettez les individus dans les circonstances shakespeariennes où ils ont vécu. Comprenez que les facteurs d'aveuglement n'ont pas disparu. Nous n'avons pas atteint, que je sache, le point d'extralucidité.

Bernard-Henri Lévy : Bien entendu. Mais, à partir de là, ce qui m'intéresse, ce sont les moments où, tout de même, comme par miracle, un intellectuel s'arrache à cette fatalité des circonstances. Ainsi, le fameux congrès de 1935, à Paris, pour la défense de la culture. Vous avez là une brochette de penseurs qui, pour lutter contre la peste brune, ont accepté les camps rouges. Or voici qu'arrive Robert Musil. A la stupeur générale, et très vite, sous les huées, il émet une idée qui nous semble aujourd'hui évidente, mais qui est alors presque impensable : rouges ou bruns, tous les camps sont également haïssables. Moment béni. Mais, hélas ! un raté, un lapsus de l'époque.

Luc Ferry : Il y a peut-être une explication qui tient au statut même des intellectuels. Et à la fonction critique qu'ils exercent. Elle les oblige à entretenir une distance à l'égard de ce qui est. On distingue mieux ainsi les erreurs des années 30, où l'intelligentsia est si souvent animée par la haine du libéralisme et du parlementarisme. Après la guerre, la situation devient singulièrement plus complexe. Au sortir du nazisme, on comprend mal, par exemple, pourquoi les intellectuels ne montrent pas davantage de sympathie pour la démocratie. Mais c'est que l'Europe et ses valeurs se trouvent accusées d'une double catastrophe, le nazisme d'une part, la colonisation de l'autre. Il faut donc à nouveau prendre ses distances. Résultat : la seule idéologie vivante, paradoxalement, reste le marxisme.

Edgar Morin : Les espérances que suscite la Libération sont à la mesure des souffrances endurées pendant la guerre. Le marxisme porte en lui cet espoir messianique, infini. Ceux qui sont passés par là croyaient œuvrer pour le bien de tous. Ils croyaient émanciper, désaliéner le genre humain. Au nom d'une démocratie « réelle » mythique, ils dénonçaient la démocratie « formelle », ce paravent derrière lequel s'abritait le capitalisme, fauteur de guerres...

Bernard-Henri Lévy : Pas d'accord. Les révo-

lutionnaires de ces années-là se fachaient de la démocratie. Ils n'avaient qu'une obsession : l'homme nouveau, la pureté, le recommencement de l'Histoire. Pourquoi Gide, par exemple, rompt-il avec le communisme ? Aurait-il fini par découvrir que la « vraie vérité » s'y trouve bafouée ? Pas du tout. Ce qui le navre — et qui commande la rupture — c'est que l'homme nouveau ait le visage d'un petit-bourgeois banal.

Luc Ferry : J'irai même plus loin. Stalinisme ou nazisme, les deux totalitarismes, par-delà leur opposition, prétendent fonder une humanité neuve. Ils revendiquent l'idée de vie, de mobilité, face à des systèmes démocratiques et libéraux qui paraissent figés, morts.

Olivier Duhamel : Rappelons cependant leur différence radicale. L'idéal de la révolution communiste se réclamait d'une forme absolue de la démocratie et de l'égalité. On ne peut, en aucun cas, en dire autant du nazisme.

Edgar Morin : Le communisme stalinien ne voulait pas retrouver la pureté de l'homme naturel. Mais transformer et manipuler la nature humaine par des moyens artificiels, politiques et sociaux.

Bernard-Henri Lévy : Décidément, nous ne sommes pas d'accord. Si, comme je le crois, le totalitarisme avait pour moteur cette fascination de la pureté, de la jeunesse... alors, il faut faire très attention, car ces thèmes restent, de l'extérieur, tout à fait séduisants, et susceptibles, donc, de réapparaître demain matin.

Edgar Morin : Je suis frappé, au contraire, par l'acceptation de l'impureté, de la mort et le sacrifice de la jeunesse. Beaucoup ont pensé qu'il fallait avoir « les mains sales » pour réaliser le monde nouveau. La « pureté » raciale est un mythe nazi. Celle de l'âme relève de la mystique. Le vrai mythe ravageur du siècle n'a pas été le « naturalisme », mais le salut par la révolution.

Olivier Duhamel : Au cœur de la faillite, il y a une assimilation de l'intellectuel au politique. Loin de se tenir en situation d'extraterritorialité face au pouvoir, nos clercs n'ont pas su faire la distinction entre leur propre rôle et celui du militant ou du leader. Bien entendu, tout engagement conduit à des simplifications, à des aveuglements. Mais, en principe, on est en droit d'attendre de l'intellectuel qu'il se comporte différemment. Qu'il résiste au dérapage. Qu'à la différence des politiques il n'accepte pas l'inacceptable sous prétexte qu'il a un combat prioritaire à mener. La lutte contre le colonialisme ne forçait personne à devenir le porte-drapeau du pseudosocialisme tiers-mondiste. Et quand Bernard-Henri Lévy justifie Michel Foucault — devenu collabo de l'intégrisme khomeiniste sous prétexte de participer à la résistance contre la dictature du chah — là, je trouve qu'on atteint des sommets. On imagine les ravages sur l'image de l'intellectuel.

Luc Ferry : Attendez. « Les Aventures de la liberté » évitent une lecture rétrospective de l'Histoire qui consiste à distribuer les bons et les mauvais points selon les individus. Tout en suggérant que la vérité chemine parfois dans l'erreur, selon le modèle hégélien. Il

